NOTES

SUR LE DIALECTE ARABE DU TCHAD

Il y a près de cinq ans déjà que M. Gaudefroy-Demombynes, réunissant sous le titre : *Rabah et les Arabes du Chari*, quelques notes et documents rapportés par le Dr Decorse, en a dégagé les caractères principaux de la langue parlée des Arabes du Tchad. Aucune étude nouvelle n'est, à ma connaissance, venue compléter sur ce point les recherches de M. Gaudefroy-Demombynes. Seule, cette constatation m'a décidé à rassembler et ordonner les quelques renseignements, encore bien insuffisants, que j'ai pu recueillir à ce sujet pendant mon récent séjour au Centre Africain. Laissant à d'autres plus autorisés le soin de rédiger un travail d'ensemble sur ce dialecte, j'ai tenté seulement d'en mettre en lumière les particularités phonétiques et morphologiques.

Ces particularités, ainsi que « le caractère nettement bédouin et oriental du vocabulaire (1) », suffisent à expliquer le découragement où tombent souvent les Européens qui, munis tout simplement d'un manuel d'arabe maghrèbin, espèrent arriver en peu de temps à une connaissance suffisante de la langue parlée autour d'eux. Mon vœu serait entièrement réalisé si les quelques pages

(1) *Rabah et les Arabes du Chari.* J'ai dû plus d'une fois dans le cours de mon étude faire de larges emprunts à cet ouvrage. Je m'en excuse à nouveau auprès de son auteur qui fut toujours pour moi un guide si bienveillant.

qui vont suivre, en complétant les notions qu'il leur est aisé d'acquérir dans un des nombreux traités d'arabe maghrèbin, pouvaient leur être de quelque utilité pour atteindre au but qu'ils se proposent.

Les éléments de ce travail ont été entièrement recueillis au Déqaqiré, au Baghirmi et au Salamat, c'est-à-dire parmi les tribus arabes dispersées entre les 10e et 11e parallèles.

Lorsque ces tribus arrivèrent dans le bassin du Tchad, des peuplades nègres les y avaient précédées depuis plusieurs siècles (1). Il y eut des luttes longues et sanglantes : les nègres s'emparaient des troupeaux des arabes : les arabes capturaient des païens des deux sexes et les réduisaient à l'esclavage. Il y eut aussi des alliances, des traités : les nègres étaient de vigoureux cultivateurs, les arabes de hardis chasseurs et d'astucieux guerriers ; ils s'unissaient pour vivre et se défendre.

Le rôle de ces relations, pacifiques ou guerrières, fut d'une importance capitale ; d'abord parce qu'elles ont rendu assez fréquents les mariages entre des arabes et des femmes noires, libres ou captives, et par là amené de profondes transformations physiologiques de la race ; et surtout parce qu'elles ont été la cause première des modifications apportées à la phonétique et à la morphologie comme à la syntaxe de la langue des tribus arabes immigrées.

Supposons un groupe de Français dont 999 pour mille seraient illettrés, transportés au milieu de peuplades nègres et particulièrement dans une région où, comme au Tchad, l'unité de langue serait inconnue. Il est certain qu'au bout de peu de temps le français s'imposera aux populations

(1) Les arabes du Tchad ont réuni toutes les peuplades païennes sous les noms de Kirdi et Nubaï.

environnantes dans leurs relations avec le nouveau groument, mais ce français se sera singulièrement simplifié : il aura pris cette forme rudimentaire commune à toutes les langues franques, *sabir*, *sango* ou *petit nègre*. Puis, peu à peu, les Français eux-mêmes, habitués à parler ce langage simplifié dans leurs rapports avec les indigènes, et n'ayant ou ne pratiquant aucune littérature écrite où se maintienne la langue complexe qu'ils avaient importée, les Français eux-mêmes se mettront à employer entre eux le *petit nègre*, et nous aurons un nouvel exemple du phénomène de régression dans l'art du langage.

C'est là certainement ce qui s'est produit au Tchad avec la langue arabe. Les Kirdi lui ont fait subir exactement les mêmes transformations que les sénégalais ont infligées au français, et l'usage de l'idiome ainsi créé s'est si bien généralisé qu'il tend à exclure tout autre au Déqaqiré et au Salamat.

Ce fait ne doit pas être perdu de vue dans l'étude de l'arabe du Chari, et si, après avoir décrit la forme régulière du langage, on indique la forme simplifiée qui en est dérivée ou vers laquelle elle tend, toutes les formes intermédiaires, qui eussent pu au premier abord paraître peu compréhensibles, s'éclaireront tout à coup.

Transcription. — Les mots arabes sont reproduits d'après le système de transcription suivant :

ء ـٰ	ع ـٰ	ب *b*	د *d*	ض *ḍ*	ذ *ḍ*	ت *t*
ط *ṭ*	ث *ṯ*	ظ *ẓ*	ج *ǧ*	ه *h*	ح *ḥ*	خ *ḫ*
غ *ġ*	ر *r*	ز *z*	س *s*	ص *ṣ*	ش *š*	ف *f*
ق *q*	ك *k*	ل *l*	م *m*	ن *n*	و *w*	ى *y*

Le *g* se prononce toujours dur comme dans « gâteau » ;

le *w* a la prononciation anglaise ; *ṛ* n'est plus liquide, mais guttural ; ñ a la valeur du *gn* dans le mot français « gagne ».

Le signe ‿ marque les longues que nous n'avons indiquées que lorque dans le langage elles sont d'une netteté absolue ; les accents ˊ et ˋ ouvrent ou ferment le son de la voyelle ; ö rend le diphtongue *eu*, ü la voyelle française *u*.

Le signe ˆ indique la place de l'accent tonique lorsqu'il nous a paru intéressant à noter.

Phonétique. — La labiale *b* (ب) reste sonore au début et à l'intérieur des mots, sauf quand elle est immédiatement suivie d'une sourde :

Ex. : *bipki* (il pleure), du verbe *bakā*.

A la fin des mots, mais seulement quand la dernière syllabe est brève, elle se rapproche également de la sourde *p* :

halīb (lait frais), *sanap* (moustache) (1).

Il arrive aussi très souvent que la labiale finale, quand la dernière syllabe porte l'accent tonique, prend la valeur de la spirante sourde *f*. Cette spirantisation des occlusives que Brockelmann note en hébreu et en araméen (2), permet de prolonger la syllabe accentuée ; elle sera donc particulièrement fréquente quand la syllabe est longue. Elle est d'ailleurs absolument nécessaire pour la plupart

---

(1) De même : *nišap* (l'arc, le carquois), *ḥaṭap* (bois), *dahap* (or), *āgrap* (scorpion), *angerep* (le lit) [mot d'origine Kreich], *kitāb* (le livre), *rukāb* (étrier), *raïb* (fromage), *ruaba* (lait caillé). Dans le mot *kob* > *kop* (gobelet), il y a eu à la fois abréviation de la syllabe et disparition de la sonorité finale.

(2) Brockelmann, *Précis de linguistique sémitique* (trad. Marçais et Cohen), page 97.

des Kirdi qui, ayant les trois dents médianes de la mâchoire inférieure brisées, ne peuvent plus prononcer les labiales finales :

maktūb (écrit) > *maktūf*; *sahāb* (nuage) > *saḥāf*; *danab* (queue) > *danap* et *danaf*.

Occlusives palatales. — Les sourdes *q* (ق) et *k* (ك) se confondent fréquemment ; l'une et l'autre peuvent se muer en sonore *g*, mais la première d'une manière générale et l'autre par exception. Le *q* perd alors entièrement sa valeur vélaire pour devenir une véritable palatale. Les lettrés indigènes hésitent instinctivement à accepter une telle transformation ; ayant à rendre en écriture la sonore *g* du langage, ils la représenteront le plus souvent par ك.

Cela prouve que dans leur esprit l'assimilation du ق et du son *g* n'est pas faite entièrement.

Cette mutation de sourde, vélaire ou palatale, en palatale sonore est presque générale au début du mot, fréquente dans l'intérieur et tout-à-fait rare à la fin. Il arrive ainsi souvent qu'une même racine donne naissance à des formes sourdes et à des formes sonores :

galba (le cœur), *gulta* (j'ai dit), *sarraq* (voleur), *sarraga* (il a volé), *kalaq* (vêtement) pluriel : *kulgān* (1).

Dans le cas suivant : *abun šabak* (araignée) > *abun šabaš*, on voit la sourde devenir chuintante par contamination de la première et aussi pour faciliter l'appui sur la syllabe accentuée.

Occlusives dentales. — L'occlusive *t* (ت), la spirante *ṯ*

(1) De même : *sāq* (jambe), pluriel : *sigān*, *aguga* (cheveux du nouveau-né), *agéga* (tige de mil), *dagiq* (farine), *gâq* (corbeau), *gamer* (lune), *gabala* (retourner), *gaddum* (lèvres, bec), *zugma* < *zukma* (rhume de cerveau). — Dans le mot *gezèr* (court), il y a eu par contamination une double sonorisation.

(ث) et l'emphatique *ṭ* (ط) sont confondues dans la sourde *t*. (1)

De même *d* (د), *ḍ* (ذ) et les emphatiques *ḍ* (ض) et *ẓ* (ظ) sont confondues dans la sonore *d*.

ṯaman (prix) > *taman* — *anṯā* (femelle) > *antaā*
ṭaboq (plateau) > *taboq* — *ḍurā'* (coudée) > *durā*
'aḫaḍa (prendre) > *aḫada* — *ẓuhur* (après-midi) > *duhur*
ẓaḥar (dos) > *dahar* (2).

Cependant l'on voit parfois le *ṭ* final se muer en sonore *d* par simple adjonction d'une voyelle euphonique.

'abaṭ (aisselle) > *ābbaṭ* > *abbāda*, où l'on remarque un curieux déplacement d'accent tonique.

Par contre, une dentale sonore devient aisément sourde lorsqu'elle est finale d'un mot ou dans l'intérieur par simple contamination d'une consonne sourde : *wulit* (il a engendré) ; alors que l'on a : *wellāda* (l'accoucheuse) ; *taḍḥak* > *taṭḥak* (tu ris).

Affriquées. — Le *ǧ* (ج) a conservé sa valeur affriquée ; mais il tend à prendre, surtout dans l'intérieur des mots, la valeur d'une dentale sonore et presque toujours mouillée :

šeder (arbre), *radiel* (homme), *adiüs* (vieux, vieille) (3).

Dans certaines régions par contre, le pays Kenga notamment, il devient très souvent *g* : *ragīl* (homme).

Est-ce un reste de l'ancien système phonétique qui subsiste encore dans certains parlers de l'Oman et de

---

(1) Nous n'avons noté que deux cas de *ṯ* donnant *s* : *ḥaddisa* (narrer), *misel* (comme). Peut-être faudrait-il rechercher dans des transformations exceptionnelles de dentales en sifflantes l'origine des mots : *āssa* (tout de suite) de *'atta* (maintenant), et *bès* (seulement), parent de *bes* signalé au Sénégal par le F. M. Bernard.

(2) A citer encore : *degen* (menton), *digin* (barbe), *aḫid* (mariage), *dull* (ombre), *dallem* (nuage noir), *adlim* (sombre), *madèlum* (opprimé).

(3) De même : *ardia* (attends), *diarra* (la cruche), *dialaḥ* (calvitie).

l'Égypte (1) ? Est-ce dû à l'influence des langues nègres environnantes où le *g* est très commun ? Il faudrait pour y répondre étudier l'aire exacte où se fait sentir cette prononciation.

Sifflantes et Chuintantes. — *s* (س) et *š* (ش) se confondent très souvent :

gušša et *gussa* (balayer) — *ṭašša* et *ṭassa* (plonger)
darasa > *daraša* (piler) — *tā'is* > *tā'iš* (mauvais)
summa > *summa* (flairer)

On peut noter un cas de chuintante devenant sensiblement affriquée : *tšāqa* (tisser) (2). Par un phénomène presque inverse, une chuintante peut contaminer la dentale qui la précède : *aṭšan* > *aššan* (altéré).

Spirantes Vélaires. — Le *ḫ* (خ), que beaucoup d'arabes rendent encore assez bien, mais qui est impossible à prononcer pour les noirs, tend vers *k* et aussi vers *ṛ* : *kèt* (le fil), *kalaq* (vêtement), pluriel : *ṛulgān*, où la prononciation du *k*, au singulier comme au pluriel, s'est trouvée nettement influencée par les consonnes suivantes.

ḫīl (cheval) > *kèl* et *ṛèl* ; *muḫla* (sacoche) > *mukla* > *mugla*, où le *g* sonore a été déterminé par les deux liquides qui l'encadrent. Il y a ainsi parfois confusion entre *ḫ* et *q*, qui, vélaire, elle aussi, se mue également, comme nous l'avons vu, souvent en palatale.

kašem (boucle, porte) s'écrira aussi souvent *qšm* que *kšm*, et les deux orthographes peuvent s'expliquer étymologiquement.

La sonore *ġ* suit les fluctuations de la sourde corres-

(1) Brockelmann (Marçais et Cohen), pages 69 et 70.

(2) Le P. Jaussen (*Les Arabes au pays de Moab*) cite le mot *šaqqa* (bande d'étoffe), page 74.

pondante *ḫ* ; tantôt elle tendra vers la palatale *g* et tantôt vers *ṛ* (très légèrement guttural), mais, dès qu'elle se trouve influencée par une consonne sourde voisine, elle s'assimile cette sourdité.

C'est ainsi que si :

ġazāl (gazelle) > *gazāl* et *razāl* ;
aġabeš (sombre) > *agabeš* ;
ġamam (brouillard) > *ramam* ;

on aura par contre très nettement :

buġsa (gourde) > *buksa* et *buṛsa* ;
ġasal (laver) > *kasal* (1).

Laryngales. — Les laryngales ' (ء) et ' (ع) semblent se confondre. Elles se rendent le plus souvent par un simple prolongement de la voyelle à laquelle elles servent d'appui. La disparition des détentes vocaliques brusques que Brockelmann avait déjà constatée dans la plupart des dialectes vulgaires s'affirme à nouveau : *rās* (tête), *bākul* (il mange).

Quand la laryngale est initiale, il en est de même : *āïn* (œil). De même encore lorsqu'elle est suivie d'une consonne doublée : *āmmia* (mère). Dans certains mots, comme *amiān* (aveugle), *abīd* (esclaves mâles), où la deuxième syllabe est elle-même longue et porte l'accent tonique, le prolongement de la première syllabe ne se fait plus sentir, pour ne pas allourdir le rythme du mot. Dans *'āṭa* > *ānṭa* (donner), il est probable que la sonante *n* n'a précisément été intercalée que pour éviter un prolongement trop considérable de la première syllabe, à moins

(1) M. Marçais fait la même remarque au sujet du dialecte tangérois. Somme toute, si l'on veut observer que *ṛ* est très voisin de la laryngale ع, nous retombons dans les nombreux cas notés dans les langues sémitiques par Brockelmann (Marçais et Cohen), pages 70 et 73.

qu'elle ne soit venue différencier les deux consonnes géminées dans la 2e forme verbale *'āṭṭa*.

Sonanntes.— Les liquides *l* et *r*, comme dans la plupart des dialectes, chevauchent très souvent : *Zalagmé* (nom d'une tribu), singulier : *Zerkumi*. — *n* remplace souvent *m* ou *l* devant *g*, et dans certains noms composés :

am guraṣa > (1) *anguraṣa* (fourmi), *al-gumaši* > *angumaši* (veste), *abu lhisen* > *abun hisen* (renard) (2).

Remarque. — Somme toute, la règle la plus générale que nous puissions tirer de tout ceci concerne les occlusives. Elle est particulièrement importante en ce sens que son application entraîne des déplacements constants de l'accent tonique.

Lorsqu'un mot est terminé normalement par une occlusive (3), deux solutions peuvent intervenir :

1° L'occlusive reste finale : *a*) la dernière syllabe est brève : l'occlusive se mue en sourde, si elle ne l'est déjà ; *b*) la dernière syllabe est longue : l'occlusive se mue toujours en sourde, si elle est palatale, quelquefois si elle est dentale, jamais si elle est labiale ;

2° L'occlusive se fait suivre d'une voyelle et se mue en sonore si elle ne l'est déjà. (Cette mutation est de même très fréquente si une voyelle formative, normale au point de vue grammatical, vient compléter la racine).

Waraq et *waraga* (feuille), *āzap* et *āzaba* (célibataire), *hamet* (aigre), *'ūt* (bois), *bārit* (froid), *bardaï* (il fait

(1) Etymologie : *qariṣa* (mordre).

(2) De même : *abun dagiq* (papillon), *abun gurdān* (tique), *abun diamā* (chacal). Signalons aussi une mutation de sonante en labiale : *makān* (lieu) > *bakān*. Ce mot est peut-être venu directement de l'ancien arabe où on le retrouve sous cette forme.

(3) Y compris les consonnes, spirantes ou autres, qui se muent accidentellement en occlusives.

froid), *'arat* (il s'est enfui), pluriel : *'arado*, *foq* et *fogø* (sur), *īrgé* (racine).

Voyelles

Les voyelles les plus répandues sont a é i ò ö u ü.

ا donne *ā*, و donne *ō ū*, ى donne *ī ē è eï aï*. La vocalisation est beaucoup plus complète que les manuels ne la font prévoir pour les dialectes maghrébins (1), et les langues nègres de la région étant toutes très sonores, cette vocalisation tend à s'enrichir de plus en plus.

L'adjonction d'une voyelle euphonique, qui est presque de règle après certains temps du verbe, est fréquente aussi après les noms.

Remarque. — L'habitude d'une vocalisation abondante rend pénible l'usage des syllables doublement fermées, surtout avec occlusive finale. On y remédie par l'adjonction de voyelles qui la plupart du temps s'assimilent à la voyelle précédente.

usmak (ton nom) (homme), *usumki* (ton nom) (femme) ; *hukum* (amende) ; *milik* et *muluk* (chef) ; *méléké* (esprit, génie).

Est-ce à cette difficulté de prononcer des syllabes doublement fermées qu'il faut attribuer la chute d'une consonne dans des mots comme *bit* (fille) (2) pour *bint*, ou bien convient-il de l'écrire *bitt* et de considérer l'*n* comme s'étant assimilé à la dentale suivante, cas assez fréquent en arabe du Tchad comme dans d'autres langues sémitiques : *itte* (toi), *ittu* (vous) pour *inte*, *intu*.

---

(1) Les travaux modernes, ceux de M. Marçais notamment, développent au contraire une richesse vocalique parfois troublante.

(2) *bit* fait néanmoins au pluriel *banāt* et *nāti*, après la chute de la première syllabe ; diminutif : *binéyé*.

Remarquons que, inversement, les liquides (*n* en particulier) interviennent souvent pour différencier deux consonnes geminées :

daggaï (prison) > *dangaï* ; *fattaga* (délier) > *fartaga* ; *fattaša* (chercher) *fartaša*.

*
* *

MORPHOLOGIE

Pronoms. — Les pronoms personnels sujets sont : *ana* (moi) ; *itte, inte* (toi) ; *inti* (toi-féminin) ; *hu* (lui), *hya* (elle) ; *anina* (nous) ; *ittu, uttu, uttukum* (vous) ; *huma* (eux).

On appuie souvent sur le pronom personnel en le faisant suivre des mots : *sidé, nefsé, bès*, qui équivalent à l'adjectif français « même ».

Les pronoms régimes (suffixes) sont : *i* (moi) et *ni* (après les verbes) ; *ak, ka* (toi), *ki* (toi-féminin) ; *hu* (lui), *ha* (elle) ; *na* (nous) ; *ku, kum* (vous) ; *hum* (eux).

Dans la forme simplifiée du langage, le pronom régime tend à disparaître.

La possession est marquée par la particule *ana* que l'on place devant le possesseur : *anaï* (à moi), *anaku* (à vous).

Les pronoms démonstratifs sont : *had*, placé avant le nom, et *da* (féminin *di*), placé après. Le pronom *da* surtout est d'un emploi incessant ; il a tendance à marquer la proximité alors que l'éloignement est mieux rendu par *ké*. L'un et l'autre se trouvent intercalés dans presque toutes les phrases de la conversation et souvent renforcés par la répétition (1).

(1) Le texte, que l'on lira plus loin et qui expose l'origine des Baghirmiens, est particulièrement caractéristique à cet égard.

Le pronom relatif « qui, lequel » est rendu par le démonstratif « *el* » accolé au verbe :

(l'homme qui viendra) — *el rağel el beği.*

L'interrogation est rendue pour les personnes par *yatu* ; ce mot qui seul a subsisté pour tous les genres, singulier ou pluriel, n'est autre que le féminin de l'interrogatif *'ayyun :*

yatu daggani (qui m'a frappé ?) ; *nas da yatu* (ces gens-là qui sont-ils) ; *djuad da ana yatu* (ce cheval, à qui est-il ?).

Pour les choses, on emploie *šinu :*

had el laham šinu (quelle est cette viande ?)

Comme autres formes d'interrogation, notons : *matā* (quand) ; — *mālā, fī šan šinu, diénihé šinu, minné* (pourquoi) ; — *'ain* > *wén* (où) ; — *kam, gedreš* (1) (combien — le premier pour la quantité, le deuxième pour la valeur) ; — *kekef* (comment) ; — *ḫumam da ligita kekef* (ce bagage comment l'as-tu obtenu ?)

Substantifs et adjectifs. — Aucune remarque particulière dans la formation du nom en général, sauf la sonorité de la vocalisation et les phénomènes d'euphonie dont nous avons parlé plus haut. Signalons cependant l'utilisation très fréquente, comme d'ailleurs dans tous les dialectes arabes, des mots *am* (mère), *abu* (père), pour former des mots composés : *Am-'ūt* (la forêt, le pilon), *Ab šiok* (le porc-épic) ; contrairement à ce qui se passe dans le maghrébin, c'est la première syllabe « *Ab* » qui subsiste dans les mots composés.

---

(1) Intéressant à noter parce que l'origine du mot maghrébin *qaddaš* n'a pas encore été établie d'une manière certaine

(2) De même : *am šawāfa* (miroir), *am gugum* (chouette), *am burbiti* (grenouille-bœuf), *am bodiéné* (la tsé-tsé — qui fait enfler), *abgern* (le rhinocéros), *am griffé* (pangolin), *am dihéné* (le karité), *am sénéné* (le mimosa).

Le nom d'unité, très employé, est obtenu par l'adjonction au nom d'un *ā* très allongé ou d'un *é*, suivant l'euphonie : *hu bantik gursāa* (il te donnera un thaler) ; *mā lé diaméléé* (je n'ai pas un chameau).

Le *ö* de la terminaison féminine se fait sentir devant les pronoms suffixes : *diangèti* (ma jument), de « *dianga* » ; *mara'tak* > *martak* (ta femme) ; — comme cela a du se passer pour le mot *ahta* (sœur), *marta* a subsisté concurremment avec *mara* : *marta di* (cette femme) et, par harmonie vocalique : *marti di*.

Aucune trace de déclinaison. La voyelle finale *i* qui termine parfois le complément indirect, précédé ou non d'une particule, nous semble euphonie pure, car nous n'avons guère noté le fait que lorsque la langue était parlée par des nègres : *dagga bi fāsi* (il a frappé avec une hache), où l'*i* final n'est probablement que conséquence euphonique de « *bi* ».

Le pluriel sain masculin (terminaison *in*) n'est applicable qu'aux participes, noms de métier et quelques adjectifs, et encore on l'évite fréquemment. L'*n* final tombe très souvent : (beaucoup de forgerons) *haddadi katirin*. — Les pluriels brisés, au contraire, sont d'un emploi constant, aussi bien pour les adjectifs que pour les substantifs.

On tire assez volontiers du nom (soit du singulier, soit du pluriel) une sorte de collectif par adjonction de la terminaison *aï* : *kanamaï* (les moutons), *udumaï* (les os). C'est peut être par analogie avec l'adjectif de relation, très usité, et marqué par la même terminaison *aï* au pluriel (*yyé* au singulier) (1) : *diamusyyé* (un arabe de la tribu des *diamusa*) ; *el diamusaï* (les gens de la tribu des Diamusa). Cet adjectif de relation est aussi formé par la terminaison

(1) L'arabe classique connaît ce collectif : *naçrāniya*, la chrétienté.

awié au singulier, dont le pluriel *awiat* est rarement employé : *bulgunawié* (un bulguna), *bulgunaï* (des bulguna) ; *bagirmaï* (des baghirmiens).

Dans la forme simplifiée du langage, il arrive souvent que le duel ou le pluriel demeurent seuls, si le singulier est d'un emploi relativement peu fréquent et l'on verra employés comme singuliers, ainsi que l'a fait observé M. G. Demombynes, des pluriels ou des duels : *dubban* (mouche), *aṣabé* (doigt), *sunun* (dent), *riǧli* (pied), *ǧennehn* (aile) etc...

Outre la forme *kebir* (1), une des formes d'adjectifs les plus employées, parce que les indigènes peuvent facilement la créer eux mêmes, est la forme d'intensité, obtenue par redoublement de la radicale médiane : *akkāl* (glouton), *diarraï* (rapide), *maššaï* (qui a bon pas), *ḫawwaf* (poltron), *kaddab* (menteur), *hawwan* (faible d'esprit), *faddiar* (libertin).

Notons également comme très fréquente la forme classique *fā'lān* : *mardan* (malade), *telfan* (fou), *āššan* (altéré), *ferḥan* (content), *sakaran* (ivre), où la dernière syllabe sonne généralement brève, sauf, évidemment lorsque, comme dans *malān* (plein), *diān* (affamé), la terminaison *an* est précédée d'un *ā* long résidu d'un *hamza* ou d'un *'in*.

Les diminutifs sont formés presque normalement : *kelieb*, *radiyel*, *diénégé* (de *dianga*), *miyé* et *moïo* (un peu d'eau), *biété* (petite maison), *biéré* petit puits).

Conjugaison. — Normalement la conjugaison du parfait est à peu près semblable à la conjugaison maghrébine. Il faut cependant remarquer que, presque toujours, quand le verbe se termine par une consonne et qu'il n'est pas

1) Employée souvent substantivement : *ṣadīq*, *refīq* (ami), *šahīd* émoin .

suivi d'un mot commençant par une voyelle ou une lettre faible, il lui est ajouté une voyelle à lui-même par euphonie (généralement la voyelle a). Quand le verbe est terminé par deux consonnes, la règle devient générale.

inte mašet wen (où es-tu allé ?), — *ana mašeta fī suq* (je suis allé au marché) ; *yātu sowa sokol da* (qui a fait cette chose là ?) ; — *ana nefsé soéta* (c'est moi qui l'ai faite) ; — *šinu gabalta ?* (pourquoi es-tu revenu ?) ; — *yatu baddal el gurs* (qui a changé le thaler ?) ; — *hu bès baddala* (c'est lui); — *ana gulta léhu* (je lui ai dit).

Il arrive souvent que, par harmonie vocalique, dans les verbes concaves où la lettre faible est un و, cette lettre faible reparaît à la 3e personne du pluriel : *mūtu* (ils sont morts), *numu* (ils ont dormi), alors qu'au singulier on aura très nettement *māta* (il est mort).

Les verbes dont la 3e radicale est un *hamza* sont considérés comme défectifs, ce qui est entièrement d'accord avec ce que nous avons dit du *hamza* au paragraphe de la phonétique : *gerā* (lire) se conjuguera : *gerèt, gerèt, gerā, gerèna, gerètu, gero.*

Les verbes sourds, comme dans la conjugaison maghrébine, conservent leurs radicales semblables réunies et intercalent la voyelle *é* entre le radical et la terminaison aux 1re et 2e personnes : *tamma* (terminer), *tammēt, tammēt, tamma, tammēna, tammētu, tammo.*

Beaucoup de verbes concaves ont d'ailleurs une deuxième forme de conjugaison dans laquelle ils sont considérés comme sourds ; la 1re syllabe devenant brève du fait du redoublement de la 3e radicale, l'accent tonique porte sur la 2e syllabe :

(tu t'es levé dans la nuit) — *gammēta fī llèl.*

La conjugaison de l'imparfait a lieu selon les mêmes

principes que dans le dialecte maghrébin, avec cependant les particularités suivantes :

1° Aux 3es personnes du singulier et du pluriel l'*i* formatif initial est remplacé par *bé*.

2° La vocalisation de la consonne médiane est variable suivant les verbes, et cette vocalisation est presque toujours celle de l'arabe littéral (1).

3° La voyelle du préfixe pronominal manifeste une tendance plus ou moins marquée vers la voyelle de la consonne médiale et lui est souvent équivalente (2).

4° Dans beaucoup de verbes, le déplacement de la voyelle de la 2e radicale au pluriel n'a pas lieu ; ainsi on aura :

nuqtul, tuqtul, buqtul, nuqtulu, tuqtulu, buqtulu ; — *nemši, temši, bemši, nemšo, temšo, bemšo*.

Alors que dans d'autres verbes on trouve les formes ordinaires maghrébines :

numruq, tumruq, bumruq, numurgu, tumurgu, bumurgu.

L'harmonie vocalique peut même porter sur la voyelle terminale :

banat bolobo (les jeunes filles dansent).

Enfin, comme pour le parfait, on ajoute souvent une voyelle euphonique à la consonne finale. Cette voyelle est généralement *a*, mais quelquefois aussi *u*, soit par euphonie pure soit par assimilation du pronom régime *hu*, bien que l'aspiration de l'*h* ne se retrouve plus (3) :

---

(1) Le damma de l'arabe littéral donne soit *o* soit *u*, le kesra donne la voyelle brève *é*.

(2) Gaudefroy-Demombynes — *ut suprā*.

(3) On retrouve d'ailleurs cette disparition de l'h assez fréquemment dans le maghrébin, et Brockelmann l'a signalée dans la plupart des langues sémitiques.

ana nerida (je veux), *ana nuqtuluhu* (je le tuerai), *keleb da tudurbu ma fī* (ne frappe pas ce chien), *radiel da bedugga mara anahu* (cet homme bat sa femme).

L'impératif présente, normalement, les mêmes phénomènes que l'imparfait. La voyelle d'attaque quand elle existe a une légère tendance vers celle de la 2e radicale : *uqtul !* (tue !).

Dans les verbes hamzés de première radicale, le hamza persiste avec *a* : *ākul* (mange) (1).

Nous avons vu précédemment la répugnance des indigènes du Tchad à terminer une syllabe brève ou non accentuée sur une occlusive sourde et surtout une palatale ou une dentale. Cette répugnance a donné lieu dans la construction de l'impératif, si usité, à l'emploi des formes les plus variées :

karaba rejette les formes *akrub* et *kurb* (doublement fermé avec occlusive finale), et adopte *kurbu* pour le singulier et le pluriel : *kurbu zèn* (tiens bien !).

rakaba par contre ne saurait donner *rakba ;* il conserve la forme régulière *arkab* et parfois aussi devient *rakab*.

ḍaraba donnera *ḍurbu, dugg* (syllabe doublement fermée) deviendra *duggu, masaka* (saisir) > *musku ;* — *musku sokol da u kuṭṭu tīḥt* (prends cet objet et pose le à terre).

Telles sont les formes normales de la conjugaison ; elles sont encore très couramment employées par la généralité des Arabes, mais elles tendent à se simplifier singulièrement. L'idéal de la conjugaison nègre est d'être réduite à un simple infinitif, les personnes étant représentées par des pronoms et les temps suffisamment indiqués par le sens général ou par des adverbes.

---

(1) Voir plus haut les règles phonétiques du hamza.

Ainsi la phrase : « hier je t'ai dit que tu ailles manger dans ta case », sera traduite en « petit nègre » par : « hier moi dire toi aller manger dans case toi ». Il a donc fallu tirer du verbe arabe un infinitif d'un emploi facile.

On a pris la racine, avec ses consonnes faibles quand elle en a, et on a donné à la 2e radicale la voyelle qu'elle aurait à l'imparfait. La 1e radicale et quelquefois aussi, par euphonie, la dernière, subissent l'influence de cette voyelle : *gul* (dire), *gum* (se lever), *ākul* (manger), *ākud* (prendre), *maši* (aller), *qutul(u* (tuer), *waga* (tomber), *agif* (attendre) (1).

Toutefois, et pour les mêmes raisons que nous avions invoquées précédemment au sujet de l'impératif, on ajoutera aux consonnes géminées des verbes sourds, une voyelle euphonique et l'on évitera de terminer des syllabes brèves par des occlusives et surtout des sourdes : *murgu* (sortir), *duggu* (frapper).

Le verbe réduit à son infinitif ne comportant ni temps ni modes, cette forme infinitive servira évidemment aussi d'impératif. Grâce à l'infinitif ainsi forgé, la phrase que nous donnions plus haut et qu'un pur arabe du Déqāqiré traduirait : « *hemis ana gūlta lèk temši tākul fī bétak* » deviendra en langage vulgaire : « *hemis ana gul inte maši ākul fī bèt inte* ». Entre ces deux traductions, il y a place pour quantité de formes intermédiaires, parfois troublantes pour les européens qui cherchent à les transcrire.

Beaucoup d'indigènes à qui l'emploi de l'infinitif seul paraît insuffisant, ne l'appliqueront qu'aux choses passées ;

---

(1) Cet infinitif ne semble avoir aucun rapport avec les substantifs verbaux ou noms d'action de l'arabe littéral. En effet le substantif verbal tiré de *'a k l* sera *ākel* (nourriture), couramment employé.

pour le présent et le futur, ils forgeront un imparfait n'ayant également qu'une seule personne. Elle sera obtenue en préfixant *bé* à l'infinitif : *bem(a)ši, buq(u)tul* (1) ; la voyelle de la 1e radicale se faisant plus ou moins sentir, et ils diront très couramment : *ana bem(a)ši lé suq* (j'irai au marché) ; — *ana beǧi min zer'ā* (je viens des champs).

Les participes actif et passif sont d'un emploi très fréquent. Le premier sert surtout à rendre l'indicatif présent : (ils vont) *huma māšin ;* (tout le monde attend) *nas kullu gā'idin.*

Employé adjectivement le participe présent subit souvent un déplacement de la voyelle de la 2e syllabe destiné évidemment à renforcer l'accentuation de la 1re syllabe longue :

'āgir (stérile) > *āgri* ; — *mārin* (flexible) > *mārné.*

Parmi les formes dérivées, la 2e est utilisée constamment pour affirmer l'idée d'action ou de mise en état. La 7e et la 8e formes se rencontrent quelquefois, et avec un sens passif ou pronominal :

ankaser (se briser ou être cassé), *afteraga* (se disperser),

Particules. — Les particules sont très nombreuses et fréquemment employées. Nous insisterons seulement sur le mots « *bès* » que l'on trouve constamment et dans les acceptions les plus variées. Après un mot, il a le sens de « seulement » : *hu bès* (lui-même, lui seulement), *nas talata bès* (3 hommes seulement). Placé en tête d'une phrase, il peut se traduire par « alors », « et puis ». On le met aussi, dans ce cas, après le mot « *batan* » qui a le même sens pour le renforcer.

---

(1) La voyelle du préfixe est naturellement influencée par les voyelles suivantes.

Parmi les conjonctions, *kan* (quand, si), *woqīt* (au moment où), et assez rarement *id* (si), sont les seules usitées. Après les deux premières, on met indifféremment le parfait ou l'imparfait, après la troisième l'imparfait seulement.

Nous n'avons pu déterminer exactement l'origine de la particule qui précède le nom dans les expressions : *am baker* (demain), *am bukra* (après-demain). Peut-être faudrait-il y voir un résultat d'assimilation euphonique, puis de différenciation.

el-baker > *ab-baker* > *am baker*.

Notons aussi les termes de renforcement accolés aux adjectifs de couleur et dont l'étymologie nous est restée inconnue :

abioḍ karr (très blanc), *asraq krrum* (très noir), *aḥmer tiū* (très rouge).

La nègation se rend par *mā* ou *mo* précédant le mot auquel elle s'applique. Les mots « *fī* » et « *ma fī* » sont employés couramment pour l'affirmation ou la négation : *Radiel da abu fī ulla ?* (cet homme a-t-il un père ?) ; *hu šufta ma fī* (je ne l'ai pas vu) ; *mašena ma fī* = *ma mašena* (nous ne sommes pas allés).

Numération. — Aucune particularité importante, sinon que deux s'exprime par *tenin*, le mot *zuǧ* étant tout à fait inconnu. Dans les nombres supérieurs à dix, le nom des unités suit tout simplement le nom des dizaines : (treize) *ašara talāta*, (vingt-cinq) *išrīn ḫamsa*.

On place presque toujours la chose nombrée avant le nombre lui-même : (trente bœufs) *tirān talātin*.

Syntaxe. — Les règles de la syntaxe sont excessivement simples. La phrase normale se construit dans l'ordre suivant : sujet, verbe, attribut, compléments indirects :

(J'ai tué trois antilopes dans la brousse) *ana gatalta tētel talāta fī gèš.*

Mais, en fait, on place presque toujours en tête les compléments sur lesquels on désire attirer l'attention :

laḥm da mā tākul ! (cette viande, n'en mange pas !)

kalam nas da ta'arfa ulla (sais-tu la langue de ces gens-là, ou non ?)

fī l'hillé nas katīrin (dans le village il y a beaucoup de monde).

el kanamaï karabna kulla (nous avons pris tous les moutons).

L'optatif, l'infinitif précédé d'un autre verbe sont rendus par l'imparfait.

Toutes les prépositions ou conjonctions qui ne sont pas indispensables sont supprimées ; l'article disparait très souvent :

nemši lés suq > *ana māši lé sūqi* > *ana māši sūqi.*

Le comparatif formé quelquefois d'une manière régulière est plus souvent exprimé par le mot *fūt* intercalé entre les deux termes de la comparaison : *keleb da kebīr fūt kanamāa* (ce chien est plus grand qu'un mouton).

*
* *

Les Chansons

La danse est, de toutes les réjouissances, celle que préfèrent les arabes du Tchad, et les occasions de s'y livrer ne manquent point ; Fêtes religieuses ou saisonnières, visite d'un hôte de distinction, ou seulement l'éclat de la pleine lune dans un ciel serein, autant de prétextes pour convoquer filles et garçons et les faire danser durant de longues

heures. Quelquefois la danse a lieu par couples successifs ; les assistants frappent leurs mains l'une contre l'autre, les couples se présentent successivement et dansent suivant le rythme qui leur est ainsi marqué. Mais la danse collective est beaucoup plus en faveur. Hommes et femmes forment deux cercles concentriques, les femmes à l'intérieur ; les musiciens, tambours et clarinettes, assis au centre, marquent la cadence. Les deux sexes tournent lentement dans le même sens en esquissant un pas de danse dont le rythme est variable. Entre les musiciens (*šeddari*) et le cercle intérieur se trouvent deux femmes appelées l'une *el hukkama* et l'autre *Am el banat*. *Am el banat* est la maîtresse de danse : armée d'un petit fouet, elle surveille l'exécution des mouvements et rappelle à l'ordre les danseuses ignorantes ou étourdies. La *hukkama* est choisie parmi les meilleures chanteuses. Son rôle se borne souvent à chanter la première le motif que toute l'assistance reprend ensuite quelques tons plus haut ; mais il arrive aussi que la chanson ne se compose pas d'un motif unique répété des heures entières ; elle peut comporter une série de couplets que la *hukkama* doit improviser sur les évènements les plus récents. Quand elle a terminé son couplet, l'assemblée reprend le refrain. Les paroles du refrain peuvent d'ailleurs varier après chaque couplet ; elles ne sont alors reprises en chœur que lorsque la *hukkama* les a chantées elle même.

A) chansons à motif unique :

1° *Hé lālé suqsuqaïéh*
Fī l'bari baradaïé,
Bit el faqir dabaïé !
Hé lālé Ab-koholoo !

(Eh ! bonjour, porteur de perles, dans la nuit j'ai eu très froid, j'ai surpris la fille du faqih ! Eh bonjour, Abkoholo) ;

2° *Rāsi wadiani*
Fī l'bāri ma ḫallani
Azaballah wold emmi
Ma ǧāni

(J'ai eu bien mal à la tête, cela m'a duré toute la nuit. Azaballah, mon cousin, n'est pas venu chez moi).

3° *Sultan Dudmurrah aratt fī l'dār*
Sīd el manarā naṣara karaba l diārāa

(Le sultan Dudmurrah s'est enfui du pays, du patron du minaret le chrétien a pris les terres).

B) Chanson avec refrain unique :

Sulṭan abu sanap salam aleku !
Zamān min wadaï nas ǧio buqtulu
Ya 'āssa minka beḫāfu kullu.

Refrain :

Itte bahr anīna gumrié bešerbu
Itte gowi misel diamel el goru.

Riǧāl gumu fī gèš katīra
galba dor doso naṣara
Fī idhum ḥarba misel agéga.

Refrain :

Itte bahr anīna gumrié bešerbu,
Itte gowi misel diamel el goru.

(Sultan moustachu salut à toi ! Autrefois, du Wadaï les gens venaient nous tuer, mais maintenant ils ont peur de toi.

Refrain :

Tu es le fleuve où nous tourterelles allons boire,
Tu es fort comme le chameau des Fizzanais.

Les hommes dans la brousse se sont levés nombreux,

leurs cœurs veulent la lutte contre les chrétiens ; mais dans leurs mains leurs lances sont comme des tiges de mil.)

C) Chanson avec refrain aux paroles variables :

Ana nebka li l yetna hilla r riğal ğumla
Kalakas Mohammed ḫalleta leï mā
Ana nebki bi nefsi ma fī riğal ğoni
Faqih Rumad abki ly awinni
Ana nebki li turğman bemši li l yetna kebīr ed-dar
Kalakas Mohammed ğabuka li s sultan

Refrain :

Qarnuq el tiredā diamélé begédé
Abdialah Melfi béïdé
daggaït uédéé

Yetna ana sakartak neridek uédi
Ya yetna ḥallani kadjabani.
Es sulṭan gowi ma bika šafā.
Ya abu ḫadiğa karabuka bila ğana.
Naṣara raddu lé el ğinzir malān riğli
Ya abu ḫadiğa malka beïdé ly

Refrain :

Wadduka li l malka, el malka el ğedīd
Eïā l'ḥağara eš šedīd
Yetna el māl berīd

kalam ṣaḥiḥ el kaṣim la yanqara kalakas
. . . . . .

J'implore du Lieutenant la libération de tous les hommes ;
Kalakas Mohammed, tu ne me l'as pas délivré ;
J'implore moi-même, les hommes ne sont pas coupables.
Faqih Rumad, implore pour moi, aide moi !

Je supplie l'interprète d'aller trouver le Lieutenant chef du
Kalakas Mohammed ils t'ont mené chez le Sultan. [pays ;

Refrain

La grue couronnée s'envole, le chameau s'agenouille
L'homme chauve est au loin à Melfi
Dans sa prison solitaire.

Lieutenant, je te loue et ne te demande qu'une chose ;
O Lieutenant, délivre le et rends le moi !
Le Sultan puissant ne s'est pas contenté de toi (Kalakas)
O père de Kadiğa, ils t'ont pris, toi innocent !
Les chrétiens ont brisé pour moi les chaines qui
[couvraient tes pieds ;
O père de Kadiğa, ta prison était loin de moi !

Refrain

Ils t'ont mené dans la prison, la prison neuve.
O la pierre, la dure pierre !
Le Lieutenant réclame l'amende.

Voici la vérité sur la querelle ; Kalakas n'a pas frappé.

. . . . . .

TEXTES

Les trois textes A B et C qui vont suivre ont trait, tous les trois, à l'origine du royaume Baghirmien.

Le premier nous a été donné par un des meilleurs lettrés arabes de la région ; le deuxième a été recueilli auprès d'un descendant des immigrés conquérants, le troisième auprès d'un descendant des familles autochtones :

A) *El ḥamdu lillahi el wāly el kerīm es šalāt wa es salām ala rasūl allah wa ṣaḥbihu ma' el teslīm wa ba'da fa min el kalām el mulaqib el mansūb min al bāgirmawiati el nusbat el mušarraf min*

šérif el ṭāni wa efterago fī wen bakān arfo kalāmhum wa huma ḫamsa riǧāl ato min mogaddem miṣra huma ḫāriǧīna ila belad el maġrib wa ḥān nazūlhum fī belad el kafir, fī mataïé wāḥedu wa fī ǧīli wāḥedu wa fi méré wāḥedu wa fī digilbi wāḥedu wa fī masenia waḥedu wa abidhu fī ḥerla wa kull wāḥed arfa kalām beladhum min el kenga wa el Baraïn wa es sokoro wa el kubara aïdan aïdan aïdan.....

Louange à Dieu.... etc..... Puis au sujet de l'origine du nom et de la généalogie des baghirmiens. La généalogie remonte aux chérifs *el ṭāni* et ils se séparèrent dans un endroit qu'ils connaissent dan sleur langue. et ils étaient cinq hommes qui quittèrent le moqqadem de Misra (Egypte) en sortant vers les pays de l'ouest et quand ils arrivèrent au pays des païens, (ils se fixèrent) un à Mataïa, un à Djilli, un à Méré, un à Djigilbi, un à Masenia et son captif à Herla, et chacun d'eux prit la langue de son pays (c'est-à-dire) des Kenga, des Baraïn, des Sokoro, des Kubara, etc....

B) *Gammena min es sabaḥ wa anina ḫamsa riǧāl wa meregna min belad miṣra batan ǧīna fī ḥaǧer Mataïé terab kirdi wa āḫūna el kebir daḫala sulṭan Mataïé, fadelo ārba, ǧīna fī Mawa batan bès ḫaramna foq Likkin, batan ḫaramna foq Cim, batan foq Baka batan bès wagafna fī ǧīli, wāḥed dā daḫala sulṭan fī ǧīli, fadelo talata, wāḥed dā daḫala sulṭan fī Méré, fadelo tinin wāḥed dā daḫala sulṭan fī ǧikilbi, fadel wāḥed, begi sayādi, maša ké ké..... maša foq el 'ardebe, sowa béta wa daḫala sulṭan el 'ardebe, buqtul ǧāmūs bilkelab, bès ānṭo usma nado qao, ferua el ǧāmūs dā so déréga, ānṭo té riǧāl, bego el riǧāl kamsin, mašo el nahid, qatala felāta, šālo el bagar sabāhan fī baṭen el 'ardebe, begi sulṭan husma (?) sulṭan Ḥāǧi sowa guā at* (1).

Wilit 'iāl so angoari aḫada el terab kamel 'at ké ya 'āssa syyāda el terab awel da benādohum kubarāa kalamhum dā.

Nous partîmes de l'Est et nous étions cinq hommes sortis du pays d'Egypte qui arrivâmes aux montagnes de Mataïa chez les Kirdi. Notre grand frère devint sultan de Mataïa; restaient quatre, nous passâmes à Mawa, franchîmes Likkin, Cim, Baka, puis alors seulement nous arrêtâmes à Djilli ; un devint sultan de Djilli,

(1) Formule explétive employée très couramment pour terminer les phrases.

restaient trois. Un devint sultan de Méré, restaient deux. Un devint sultan de Digilbi ; et alors il en restait plus qu'un qui devint chasseur, circula, s'en alla à Ardebe, construisit une case et devint sultan d'Ardebe. Il tuait des bœufs sauvages avec ses chiens et les gens lui donnèrent le nom de Gao (1) et la peau de ces bœufs servait à faire des boucliers (2), qu'il partageait avec les gens. Ils devinrent bientôt cinquante et ils s'en allaient en razzia. Il tuait des peuhls et l'on emportait leurs bœufs au petit jour dans l'enceinte d'Ardébé. Il devint sultan sous le nom de sultan Hadji et il usait de violence. Il engendra beaucoup d'enfants qui devinrent dignitaires. Il s'empara du pays entier et les anciens maîtres du sol s'appelaient dans leur langue des Kubara.

C) *Awel âwwel dā sābiq dā dā qašemna bès, ké ǧā at raǧel el awel hu šérif ḫaraǧa fī misra, bès ǧā hiné dā at, daḫala sulṭan fī el 'ardebe hya nādo ha ardebe dā šān el rahad wāḥed usma el ardebe šeder wāḥed ardeb kebīr, adel béta fī, bès nādoha ardebe so durdur foga. Syyad el terab awel dā bego masākin at, šālo kalam syyad el terab at ; ya 'assa nādohum baǧirmi fī šan dā at. Syyad el terab el awel dā ma fī, fadelo raǧel dā at, so duria katīr, sulṭān wold sulṭan, sulṭān ḫāǧi el gao, sīdé aḫada el terab el awel da, ulit sulṭan Abdallah, ulit sulṭan Gugu, ulit sulṭan Sābun, ulit sulṭān Gaoran el awel, ulit sulṭān Burkumanda kebir, ulit sulṭān Abd el Qāder, ulit sulṭan Gaoran ; fulan wold fulan ké so tamani wa kulluhum da ašara u tinin. Sulṭan Moḥammed Abu Sekin wold sulṭān Abd el qāder, sulṭan Abd er rahman wold sulṭān Abd-el-Qāder, sultan Kabila wold sulṭān Burkumanda el awel, sulṭān Burkumanda wold es sulṭān Abu Sekin, wa es salāṭīn kulluhum ašara u tinin.*

Heda soḫol ana n'arfu; wāra hada dā ana mā n'arfu batan ; agif gabel ana nenšid en nās gabel bès, soḫol ana n'arfu dā nekteb lek fī l katkat wa ana naḫbaruk bi kalām el 'arab kullu.

Agif ana naḫbaruk bi ḫabār el durdur dā ; aïām sulṭan Mohammed Abu s sekin akal solṭanié fī durdur Masenia dā senin ašara wāhed bès, el durdur dà ankaser, hu ḫaraǧa, gat'a el bahr, bés maša fī dar sara ké, akala solṭanié bara fī senin kamsa ; bès šalo,

(1) Signifie chasseur en langue barma.
(2) Se dit aussi *gao* en langue barma.

daḫelo wold sulṭan Burkumanda es seǧīr, bès addoso mā' abid wa anṣara ; wara min da sultan wadaï dā nādā, wadā fī wara, bès ǧābo sultan Gaoran daḫḫalo sulṭan ; ya 'āssa hu raǧel dā rīša katīr, mā bedos mā' nādum mā fī, wa mā el faransi mā fī. El durdur dā en-nās el kasero dā sulṭān wadaï mā' nās, raǧad léyāl šāhr ārba, šahr ḫamsa mā n'ārf mā nèdri, ankaser at ; en nās šattoto at ; ya 'assa nādum dakelo fī ha mā fī, mašo fī manǧaffa, mašo fī šekna, ya 'āssa kamel... at.

Avant, autrefois, jadis, il n'y avait que notre langage ; après vint le premier homme qui était Chérif et sortait d'Egypte ; il arriva ici et devint sultan d'Ardébé. On appelait ce lieu Ardebe à cause d'une mare nommée el Ardebe, parce qu'il y avait là un grand tamarinier (1) sous lequel il avait construit sa case. Voilà pourquoi on le nomma Ardébé ; on construisit une enceinte. Les maîtres du sol devinrent « meskin », on adopta leur langue et de là leur vint le nom de Barma. Les maîtres du sol n'existèrent plus (devinrent des vassaux) ; il n'y avait plus que cet homme là, d'où naquit une nombreuse descendance, sultans de père en fils. Le sultan Hadji el Gao, celui-là même qui s'empara le premier du pays, engendra le sultan Abdallah, père du sultan Gugu, père du sultan Sabun, père du sultan Gaoran premier, père du sultan Burkumanda le grand, père du sultan Abd el Quader, père du sultan Gaoran, ceci de père en fils et cela fait huit, mais il y eut en tout douze sultans. Les sultans Mohammed Abu Sekin et Abd er Rahman fils du sultan Abd el Qader, le sultan Kabila fils du sultan Burkumanda premier, le sultan Burkumanda fils du sultan Abu Sekin, et cela fait bien en tout douze sultans. Voilà une chose que je sais et après cela je ne sais rien d'autre. Attends un peu, je vais commencer par interroger les gens et ce que je saurai ainsi je te l'écrirai sur le papier, et je t'apprendrai tout en langue arabe.

Attends, je vais t'apprendre l'histoire du mur. Il s'était écoulé onze ans depuis le jour où Mohammed Abu s sekin avait pris le sultanat dans l'enceinte de Masenia, lorsque cette enceinte fut cassée ; il sortit, traversa le bahr (le Chari) et s'en alla au pays sara

---

(1) Tamarinier se dit ardeb en arabe et masena en barma.

(2) Barma voudrait dire : appelle le ! expression qui avait frappé les conquérants.

et prit ainsi pendant cinq ans le sultanat de brousse. Ce fut son fils Burkumanda le petit qui reprit le pays et y entra après des combats avec les captifs qu'il vainquit. A la suite de cela, le sultan du Wadaï l'appela et l'envoya en arrière (ou à Wara) et l'on amena le sultan Gaoran que l'on intronisa sultan, et maintenant c'est encore cet homme là. Il a beaucoup de richesses et ne lutte ni avec les gens, ni contre les Français. L'enceinte, ce fut le sultan du Wadaï et ses gens qui la brisèrent ; il l'assiègea quatre ou cinq mois, je ne sais trop, puis l'enceinte fut forcée. Les gens se dispersèrent et depuis, il n'y est plus rentré personne. On partit pour Mandjaffa, pour Tchekna, et maintenant c'est terminé.

APPENDICE

On a groupé ci-dessous quelques indications sur les particularités du vocabulaire : c'est une sorte de supplément aux dictionnaires.

Famille et Société : Dans la famille le mot *'iāl* désigne nettement les enfants ; *mara* est la femme (au pluriel : *niswan* et *nisāā*) ; *auin* spécifie l'épouse.

Regiq est l'esclave en général ; *ābid*, le captif mâle ; *kādim*, la captive ; *faqih* [pluriel *fuqaha*] (écrivain, maître d'école, juge) ; *maṣās* (sorcier) ; *maknus* (mauvais œil) ; *nefer* (race).

Campement et habitation : Les mots : *ad-dem, el batāā, el karé, el geger, el metemmeh* désignent tous le campement ; ils sont rangés par ordre de grandeur ; le dernier est le campement du Sultan ; un proverbe : *arat min el karé u waga' fī l metemmeh* rend le dicton français " tomber de Charybde en Scylla " — *el hillé* (le village) ; *bet* (l'ensemble de la maison), *kuzi* (l'intérieur de la case) ; *illich* (abri léger où l'on reçoit les hôtes), *sibé* (poteau fourchu) ; *firaš* (natte en général), *serganieh* (natte grossière) ; *biriš* (natte fine).

Vêtements, outils, armes : *ḫumām* (bagages, affaires) ; *mès* (botte) ; *markub* (soulier) ; *dringel* (brique) ; *suār* (bracelet) ; *findial* (pipe) ; *būs* (batonnet de faux corail planté dans les ailes du nez) ; *tégié* (bonnet) ; *kadmul* (turban) [en gula *karmulo* signifie " bande de coton tissé] ; *kamfus, irgé, diambaï, farda* (pagnes des fillettes et des femmes) ; *mufāq* (clef) ; *kadanga, ḫazūq* (houe, épieu) ;

bunduq, *medfa*, *zaufa* (fusil) ; *karnabal* (fusil à culasse) ; *abulfata* (fusil à pierre) ; *tabandjié* (pistolet) ; *funduq* (mortier à mil) ; *kamfut* (drèche de mil).

Aliments et animaux : *aṣideh* (bouillie de mil ; *kankabu* (pain) ; *nīzé* (brebis) ; *ḍaïné*, *mīzé* (cabri selon qu'il est noir ou blanc) ; *felu* (poulain) ; *giṭṭé* (chat sauvage) [le chat domestique s'appelle *am bātu* et *am-bīs*] ; *gāq* (corbeau) ; *ngrutu*, *ngirinti* (hippopotame) ; *arda* (termites) ; *asad*, *dud*, *baaš* (lion) ; *gereda* (singe en général) ; *tigil* (babouin) ; *dalla* (singe vert) ; *abalañ* (singe rouge pleureur) ; *bāuḍa*, *nāmusa* (moustique) ; *ḫinzir*, *halluf* (sanglier) ; *seyyad*, *ganis* (la chasse) ; *muṣrān* (tripes).

Corps humain : *zenaï* (main droite), *usraï* (main gauche), *munḫur* (nez), *dèt* [pluriel *duyut*] (sein), *baten* (ventre).

Végétaux : *gundul* (épi) ; *gèš* (herbe) ; *berbéré*, *am sakiné* (herbe coupante) ; *maṣar* (maïs) ; *ǧalla* (mil en général) ; *lafia* (gros mil appelé aussi *berbéré*) ; *duḫun* (petit mil) ; *neǧada* (mil rouge précoce) ; *delep* (rônier).

Éléments : *terab* (la terre), *dahta* (terre dure latéritique) ; *gôs* (terre sablonneuse et mamelonnée), *berbéré* (sol marécageux). *Er-Raï* (le soleil) [plusieurs langues nègres ont Râ].

Adjectifs : *dulbarit* (homme calme) ; *semèḥ* (bon) ; *hayīn* (aisé) ; *gowi* (fort, dur) ; *layīn*, *raḫis* (faible, mou) ; *fasel* (mauvais) ; *afen* (pourri) ; *sowa* (pareil).

Verbes : *tallafa* (abimer) ; *ǧāba* (apporter) ; *labbada* (cacher) *šaqqa*, *šarraga* (déchirer, découper) ; *wori lehu* (explique lui) ; *nazala*, *della* (descendre à terre) ; *sow* (faire) ; *inte gādt tesōwi šinu ?* (que fais-tu ?) ; *sow fatiha* (fiancer, dire la *fâtiha* sur une demande en mariage) ; *tā'na* (frapper avec une lance) ; *'ayyara* (insulter) ; *zagala*

(jeter) ; *aḫada mara* (se marier) ; *mogona* (repiquer les plants) ; *teraba* (semer) ; *tā'al* (viens !) ; *ṣabba, dafaga* (verser) ; *rāda, dora* (vouloir).

Particules : *Kafā, kalaṣ* (assez) ; *wolthemis* (avant-hier) ; *bukra* (après-demain) ; *bilhen* (beaucoup, très) ; *el terab yabés bilhen* (la terre est très sèche) ; *biṣèṣ* (doucement) ; *diami, sowa sowa* (ensemble) ; *tak, taktak* (juste !) ; *āssa, dugut dugut* (1) (maintenant, tout de suite) ; *nām*, w*é, ayié* (oui) ; *lala, ko* (non) ; *lisa* (pas encore) ; *saket, brāéké, kurutš* (rien) ; *ağala* (vite).

Mesures des grains : Le *mit* ou *ṣā'* est une calebasse ayant en circonférence 3 palmes plus 3 doigts. Le *mit* comprend quatre *sakka*. — Le *yébé* vaut 8 *mit*. — Le *ğirab* vaut 5 *yébé*.

Mesure des âges : *Rubaï* (fém. *rubaïeh*) : enfant mesurant 4 palmes du pied à l'oreille ; *kumasi, kumasïeh*, 5 palmes ; *sidasi, sidasïeh*, 6 palmes ; après 7 palmes, on devient *dierlo, tiertiéré*, puis *ṣabi*, puis *šumali, šumalieh*.

Saisons : *El karif* (saison des pluies de juillet à octobre) ; *el šitté* (d'octobre à décembre) ; *el sef* (saison sèche de décembre à mai) ; *el rašaš* (premières ondées en mai et juin) ; *el bukara* (fin juin et début de juillet).

Les mois : *Ramadan, Fatereïn (fater el awel, fater el akar), Daḫiten (daḫieh zulhadja, daḫieh ašura), El Wehid, Timān arba (toma l awel, toma s sani ; toma s salets toma r rabi), Radiep, Gezèr.*

LIEUTENANT R. DERENDINGER,
de l'Infanterie coloniale.

(1) M. Marçais a noté à Tanger *duga duga* signifiant « directement ».